

JEAN-CLAUDE GAUTHIER

TU SERAS UN BON A RIEN !

J'ai passé mon enfance à supporter les prédictions de mon père. Tu es un incapable, un fainéant, tu iras en maison de correction, tu finiras en prison. Tu es un bon a rien.

Aujourd'hui, je suis à la retraite et je constate avec bonheur que la voyance de mon père présentait une extra-lucidité des plus opaques. S'il était encore de ce monde, je lui conseillerais l'utilisation d'un chien guide pour faire ses prédictions.

Cela m'a malgré tout bien empoisonné ma vie d'enfant.

ALLEZ ! SANS RANCUNE

Avant-propos

Lorsqu'à vingt ans, on a l'impression d'en avoir déjà vécu soixante, c'est que l'on a sûrement des choses à raconter. C'est pour cette raison-là, qu'aujourd'hui, je me décide à coucher sur le papier les vingt premières années de ma vie.

Être l'aîné d'une fratrie de six enfants, dont les écarts d'âge sont importants, implique envers les plus jeunes, un devoir de mémoire. Pour eux, c'est un peu comme s'ils avaient loupé les premiers épisodes de leur saga familiale. Parfois même, les événements vécus sont perçus différemment en fonction des expériences et des sensibilités de chacun.

D'autant plus, vis à vis de sa descendance, il y a lieu de préserver une mémoire et une identité, autre qu'un nom et deux dates sur un arbre généalogique.

Pour toi ami lecteur, sans prétention aucune, laisse-moi t'emporter dans mon histoire et traverser les années, 50 et 60 au sein d'une famille modeste, qui est la mienne.

Comme dans tous les romans, une mise en garde est nécessaire, toute ressemblance avec des faits ou des personnages ayant existé ne serait que pure vérité.

Ami lecteur, si par hasard une larme venait à poindre n'arrête pas ta lecture, les autres ne tarderont pas à venir.

Le 8 mars 1949

Avec plus d'un mois d'avance, je fais mon arrivée à la maternité de Troyes. Poids : 2 kg 400 contre 104 aujourd'hui, la marge de progression reste large. Je suis affublé du prénom de Jean-Claude, JC pour les intimes.

Le comité d'accueil est restreint, ma mère bien sûr, et puis pas de papa. Je porterais donc le nom de ma maman : Tarpin. Je crois que je suis très bien tombé, elle a l'air douce et très gentille. On voit qu'elle est contente de me voir, mais, au fond de ses yeux verts, on perçoit de la tristesse.

Ma mère est née le 15 février 1927 à Longueville dans les Ardennes, elle est l'aînée de quatre enfants (deux frères et une sœur). À l'âge de 11ans elle se retrouve à l'orphelinat avec ses frères et sœurs, gardée par des bonnes sœurs ; elle n'en gardera pas de bons souvenirs.

Existe-t-il une immunité catholique ?

Après la guerre, elle se trouve libre et gère sa nouvelle vie dans la région de Troyes où pour survivre elle exerce différents métiers dans les usines de la région. Aimant danser, elle finit par rencontrer dans les petits bals du coin un militaire en garnison à Troyes, c'est le coup de foudre, c'est lui qui deviendra mon géniteur.

A partir de ce jour, c'est elle qui va m'élever seule car mon pseudo père a trouvé fortune ailleurs. Il ne souhaite pas assumer

ses responsabilités et continue à s'amuser.

Ma mère va s'acharner à faire pression auprès de mon père, de sa famille et de son entourage professionnel pour officialiser la présence d'un père à son fils (chose qu'elle regrettera longtemps par la suite et dont je subirai sans doute beaucoup de conséquences).

Ils se marient le 9 mars 1950, juste un an après ma naissance. Désormais, je m'appellerai Gauthier. Pour l'anecdote sur mon livret de santé, le nom de Tarpin est toujours mentionné.

Donc, je fais la connaissance de mon père : Gauthier Emile Jean, né à Orchamps-Vennes dans le Doubs, le 26 décembre 1918, militaire de carrière.

A partir de ce jour et pour longtemps, ma vie va être menée à la cadence militaire. Fin des vacances !

Cette date du 8 mars devient celle de mon anniversaire, reléguée au second plan car c'est aussi la date de la journée de la femme, de quoi devenir misogyne.

1950-1954, les douces années d'occupation en Allemagne

Je n'ai pas de souvenirs très précis de cette période, il est très difficile de se remémorer des faits survenus avant l'âge de cinq ans. Tout au plus, on peut avoir des flashes ou des souvenirs induits suite à la vision de photos ou d'écoute de conversations.

Toujours est-il que ces années passées en Allemagne furent assez heureuses aux dires de ma mère. Nous avons vécu dans des villes de garnisons françaises telles que Trèves, Coblenze, Ravensburg.

Nous habitions dans des logements réservés aux sous-officiers avec tout le confort de l'époque, cuisinière à gaz, frigidaire... Ma mère complétait les revenus du foyer en travaillant dans un économat, sorte de grand magasin où l'on trouve de tout et qui est réservé aux soldats français vivants en Allemagne.

Pour se déplacer mon père a fait l'acquisition d'une grosse voiture, une Opel Kapitän, un vrai char d'assaut (normal pour lui qui est dans les blindés). A la vue des photos retrouvées, les moments de détente sont nombreux, joyeux et festifs : réceptions, soirées dansantes, pique-niques, montagne, courses auto, bateau... Sur ces photos, on y voit ma mère heureuse toujours très élégante. Accompagnée d'un bambin trotinant en barboteuse de laine (sûrement tricotée par ma mère).

Le 3 septembre 1951, la famille s'agrandit. Naissance à Trèves de ma sœur Dominique.

Je quitte le métier d'enfant-roi pour embrasser une longue et ingrate carrière d'aîné de la famille.
Serait-ce un début d'épidémie ?

Toujours est-il que le 16 juillet 1953 arrive une autre sœur, elle s'appelle Edwige, c'est difficile à prononcer pour moi qui commence à peine à parler. La famille s'agrandit et ma fonction d'aîné prend de l'ampleur.

C'est à l'occasion de la naissance de cette nouvelle sœur que je commets l'un de mes premiers grands exploits. Mon père rend visite à ma mère et à ma nouvelle sœur. J'attends gentiment planqué dans la Kapitan sur le parking de l'hôpital de Ravensburg. Des militaires appelés, passant par-là reconnaissent la voiture de leur adjudant préféré. Ils en profitent pour persuader le gamin de quatre ans que je suis, de prendre un marteau qui traîne sur le siège arrière de la voiture et de casser les vitres. Mon père a mis six mois pour obtenir les vitres de remplacement.

Si l'histoire a été racontée maintes et maintes fois, elle ne précise pas de quelle couleur étaient mes fesses ce jour-là.

Je ne peux préciser à quelle date nous sommes revenus en France, mais cela se situe vers fin 53 début 54.

Je pense que ceci a correspondu à la fin d'une période faste, en particulier pour ma mère.

1954-1958 séjours en France

Début 54, j'ai cinq ans, mes souvenirs de cette époque sont maintenant encore très précis. Nous arrivons dans un petit village du Haut-Doubs appelé Flangebouche, situé à mi-chemin entre Besançon et Morteau, région natale de mon père.

C'est dans ce petit village qu'habitent mes grands-parents paternels, pépère François et mémère Alphonsine Croff. Comme on peut le constater, le nom de pépère n'est pas celui de mon père, car ce n'est pas son père (élémentaire mon cher Watson). En réalité mémère a fauté en 1918 avec un officier russe du tsar

Nicolai qui fuyait les bolchéviques. Il a abandonné mon père, le laissant seul à sa mère.

Quand je pense que mon père a essayé de me refaire le même coup à ma naissance. Comme le dit le proverbe « tel père, tel fils. »

Donc nous allons habiter quelque temps chez les grands-parents. La maison se trouve retirée du village, un petit chemin y donne accès avec tout autour de grandes pâtures et bien sûr des vaches. Près de la maison, il y a tout l'équipement campagnard de base : poules, poussins, canards, lapins, dindons, potager, arbres fruitiers...

Cela pourrait être la maison du bonheur !

Pour avoir de l'eau, nous devons pomper à la main, dans une citerne de récupération des pluies. Une cabane dans le jardin nous sert de toilette, où l'on y trouve des morceaux de journaux pour s'essuyer. C'est un peu rêche mais ça tanne le cuir !

Pépère François me fait découvrir les environs, reconnaître les arbres, les plantes, les champignons. Il me construit un lance-pierre avec lequel nous allons tirer sur les nids de corbeaux dans les peupliers, pour ainsi récupérer les petits afin de les mettre dans la soupe, c'est excellent !

Pour équiper notre lance-patate, nous avons sympathisé avec des tziganes qui campent à 200 mètres de la maison, dans trois roulottes tirées par des chevaux. Ce sont eux qui nous fournissent en billes d'acier de récupération. Par la suite, j'ai pris l'habitude de venir les voir souvent. Je les regardais fabriquer des paniers en osier, rempailler des chaises, tisser des napperons, je trouvais cela magique.

Parfois, j'oubliais de rentrer à l'heure, je prenais une baffé, accompagnée d'un : « Tu peux retourner manger chez les

romanos, ici le service est fini ! » Mon grand-père venait à mon secours. Puis, un matin de printemps, je trouve le camp vide, mon grand-père me rassure, ils reviendront à l'automne.

Pour nous aussi, il est temps de changer de lieu de résidence.

Mes parents ont trouvé un appartement au centre du village. Avec mes sœurs, nous découvrons notre nouvelle habitation située à l'étage d'une grosse maison, 4 pièces en enfilade et toujours les cabinets dans le jardin. Cela sera un plaisir pour l'hiver, il va y avoir des corvées de pot de chambre dans l'air.

La particularité de cette maison c'est qu'elle est située sur la place du village et c'est là que se trouve la fontaine et l'abreuvoir pour les troupeaux. Avant la traite, ils viennent y prendre l'apéro tous les soirs en rentrant du pâturage. Imagine ami lecteur, 200 ou 300 vaches qui viennent se soulager autour d'une fontaine débordante tous les soirs.

Toute une épreuve que l'on doit affronter pour traverser la place en essayant de rester debout ! Dans ces villages du Haut-Doubs cela n'émeut personne. La tradition veut que le plus riche est celui qui a le plus gros tas de fumier devant sa maison, alors un marigot de bouse et de purin au milieu du patelin, ça ne gêne personne.

A peine notre installation faite, mon père est rappelé par son commandement pour partir en Indochine, il va y retrouver les deux frères de ma mère qui combattent déjà là-bas. Ma mère est en larmes, elle accompagne mon père à Besançon où il doit prendre le train jusqu'à Marseille puis le bateau jusqu'à Saigon.

Pendant trois jours, mes deux sœurs et moi sommes confiés à la garde de la mémère. Ce que nous découvrons chez la mémère, c'est qu'il y a certaines choses avec lesquelles il ne faut pas rigoler.

Par exemple le matin, c'est la toilette au baquet d'eau froide avec le savon de Marseille. Ma sœur Dominique avait droit à une friction plus appuyée, accompagnée par une répétition de : « Je vais t'apprendre moi, à pisser au lit », sans oublier la séance au réveil du nez dans le pipi.

Les séances des repas étaient assez douloureuses aussi, la règle était simple, celui qui ne finit pas son assiette n'a rien d'autre après, c'est ainsi qu'à quatre heures, au lieu d'avoir un morceau de pain avec deux sucres, on se retrouvait avec son assiette du midi à finir. J'aidais souvent Dominique à finir son assiette ou à manger ses oignons en cachette, même si comme on dit : « on a les dents du fond qui baignent. » Alors, pour le goûter on se retrouvait tous les deux devant notre gamelle, solidarité oblige.

Ma grand-mère faisait des préférences parmi ses petits-enfants, tous confondus elle en a eu 21. Edwige et moi, nous étions bien cotés mais Dominique a toujours fait office de souffre-douleur. Déjà à cinq ans je m'en rendais compte et cela me mettait mal à l'aise.

Quelques larmes ont été versées. C'est alors, qu'avec soulagement, nous avons retrouvé notre mère après cette première séparation. Nous nous sommes retrouvés tous les quatre à la maison, je me sens fier lorsque ma mère me désigne comme étant désormais l'homme de la famille et cela va durer pendant une année. Ma mère vivra dans l'angoisse nuit et jour. Elle suivra la guerre en Indochine au travers des infos à la radio et le peu de lettres qu'elle reçoit. Elle essaiera de suivre à la trace, son mari et ses deux frères sur une grande carte du Vietnam fixée au mur du séjour.

1954, l'année de plein de découvertes en particulier au niveau de la famille. Étant dans la région natale de mon père, on y retrouve toute sa famille : deux frères et deux sœurs (plutôt des demis,

rappelez-vous, mémère et son russe). On les appelle quand même tonton ou tata, avec leurs enfants, qu'on appelle cousin ou cousine, plus des grands-oncles ou des grands-tantes. Du côté de ma mère, il y a un grand-père, père Noël (il est né un 24 décembre), deux tontons et une tata plus leurs enfants. Tout cela, ça fait du monde, quand on a cinq ans, on ne sait plus qui est qui (tiens, ça pourrait faire le titre d'un jeu, on verra plus tard).

Cette année-là (ça pourrait aussi faire un titre de chanson), je découvre l'école. Cela me plaît, même si parfois on est obligé de m'y emmener de force, malgré mes cris et coups de pied. Mon oncle Charles qui est venu passer sa permission auprès de sa sœur depuis l'Indochine, à la lourde charge d'assumer mon transport vers l'école, il me surnomme alors « choléra. »

L'école se trouve près de l'église et du cimetière, elle est partagée en deux, d'un côté les garçons, de l'autre les filles. Le maître fait la classe pour tout le monde, des petits jusqu'au certificat d'étude, en tout cela fait entre vingt et trente élèves.

Dans la classe, nous sommes rangés par années scolaires, les plus grands dans le fond. J'écoute toujours discrètement ce qui s'apprend chez les grands, je fais radar, mauvaise habitude que je garderai toute ma vie.

Comme je comprends vite et que j'ai une bonne mémoire, ça me permettra de me retrouver à l'âge de huit ans en Cm2.

J'adorais les lundis après-midi car nous allions en balade dans la nature. Nous ramassions toutes sortes de plantes pour les identifier, les faire sécher et les coller dans un cahier pour en faire un herbier. C'était une façon très ludique d'apprendre.

La promenade se terminait toujours par un tournoi de chevalier où les plus grands prenaient les petits sur leur dos, le but étant de

désarçonner les adversaires. Je me souviens encore du nom de notre maître, M. Chêne.

Pour ma mère, la vie était difficile, elle passait son temps à essayer de joindre les deux bouts, toujours dans l'attente d'un mandat venant de mon père. Elle multipliait les astuces pour nous procurer ce dont nous avons besoin. Le soir nous mangions du café au lait avec des grandes tartines de confiture faites maison ou de la semoule, des crêpes, des gaufres, du pain perdu et des fruits. On se régalaient et on mangeait toujours à notre faim.

La nature nous procurait beaucoup de nourriture, nous étions un vrai peuple cueilleur. Cela commence en avril, avec les morilles dont les endroits dans les coupes de forêts sont des secrets de famille. À la même époque on ramasse les pissenlits que l'on mange en salade avec un œuf mollet et des lardons grillés dessus, un régal !

Fin juin, les cerises sauvages font d'excellents clafoutis, à condition d'y laisser les noyaux pendant la cuisson. Si les pluies sont suffisantes, début juillet, nous faisons le plein de chanterelles pour en faire de délicieuses omelettes parsemées de ciboulette. Une grande partie de cette cueillette finit conservée dans le vinaigre avec des petits oignons blancs et de l'estragon, pour accompagner la charcuterie fumée de la région.

Durant l'été, on peut voir des ribambelles de gamins parcourir la campagne, des bidons à lait attachés à la ceinture en quête de fraises des bois, framboises, myrtilles, mûres afin de remplir les confituriers pour l'hiver.

Aujourd'hui encore en 2015, nous sacrifions à la tradition et finissons par la collecte des gratte-culs (fruit de l'égantier) en septembre. Nous agrémentons notre garde-manger champêtre suivant les pluies avec les escargots, les grenouilles, les champignons d'automne, pieds de mouton, trompettes de la mort, cèpes, petits gris, glutineux, rosés des prés. Pour faire passer tout

cela, n'oublions pas de cueillir le tilleul pour les tisanes. Merci la nature, elle nous régale à bon compte toute l'année. Pour en revenir à notre train de vie de ces années-là, côté vestimentaire les boutiques n'étaient pas légion, nous avons eu beaucoup de chance, notre mère nous faisait nos vêtements avec l'inconvénient de nous voir habillés mes deux sœurs et moi avec des ensembles identiques.

Nous étions rhabillés deux fois par an, à Pâques et à Noël. Ma mère, toujours élégante, se faisait toutes ses robes.

La mémère nous fournissait en slips et chaussettes en laine, pourvus de gros élastiques qui nous coupaient souvent la circulation du sang, qu'elle tricotait (c'était notre cadeau de Noël).

Nous avions nos habits du dimanche et le restant du temps, j'étais vêtu d'un pull, d'un short, de chaussettes montantes, d'une pèlerine bleue marine et d'un béret noir. Tous les gosses étaient habillés de la même manière.

Pour aller à l'école, le tablier en gros coton gris était obligatoire, on nous les prenait grands pour pouvoir faire plusieurs années avec. Été comme hiver, on s'habillait en short. La coutume voulait qu'on n'ait le droit de porter un pantalon long que lorsqu'on avait fait sa première communion. L'hiver, les températures descendent à moins vingt, moins trente et la neige y est abondante. Pourtant personne ne s'émeut devant nos cuisses rouges et gercées. Contre le froid, nous troquions notre béret contre un gros passe-montagne qui pesait deux kilos quand il était mouillé et qu'il gelait.

Le soir toujours le même rituel : on mangeait vers six heures, puis au lit. Mais avant, la séance de la prière était obligatoire, à genoux, au pied du lit, face au petit Jésus accroché au mur. Je commence à développer mes dons de simulateur, j'étais précoce, déjà. Je n'avais pas peur de finir en enfer.

Le dimanche tout le village se rend à la messe, les absents seront montrés du doigt. Après l'office, tout le monde se retrouve dans les deux bistrots du village pour commenter l'actualité ou en découdre sur les litiges de paysans tels que les problèmes de bornage de pâtures ou les dégâts causés par les animaux. Pour nous, les enfants, c'est le bonheur, on a droit à un petit sirop à l'eau ou à une limonade pour les plus veinards.

L'année 54 se termine par un hiver très froid, nous avons hébergé chez nous, des réfugiés bloqués par la neige. À Noël, ma mère a acheté une grande boîte en fer de sucettes pierrot gourmand, mais ce n'était pas pour notre pomme, c'était pour des enfants plus malheureux de l'orphelinat. En mémoire du temps passé là-bas. Elle conservera ce rite d'envoyer à chaque Noël de sa vie un colis.

Mon père a fini par rentrer du Vietnam, dans ses bagages de nombreux trésors pour tous. Un service à thé en argent et porcelaine pour ma mère ainsi qu'une robe en soie traditionnelle. J'ai reçu un jeu de construction en bois, Dominique a eu une dinette en porcelaine et Edwige, une poupée.

En juillet 55, nous sommes allés voir un funambule qui traversait les gorges de Consolation près de Maiche. C'est dans la camionnette de l'épicier du village que nous nous sommes tous entassés avec la famille de ce dernier. Les odeurs de vieux légumes et de viande ont eu raison des estomacs les plus fragiles. Le retour fut épique, embouteillage tout le long, agrémenté d'un accident à Loray petit village avant Flangebouche. Un side-car a percuté un arbre, les deux passagers étaient allongés sur le billard du seul bistrot du village. On empêchait les enfants de regarder alors que les parents éprouvaient un besoin pressant de boire un énième coup de la journée.

Fin 55, début 56, nous déménageons à Avoudrey, village un petit

peu plus grand, situé à trois kilomètres. Nous partageons une grande bâtisse avec son propriétaire qui est négociant en vins. Ils ont trois enfants, deux filles et un petit garçon qui seront nos futurs compagnons de jeux (en particulier pour le jeu « du papa et de la maman »).

Mon père récupère ses congés et en profite pour travailler pour notre propriétaire. Le matin, il met le vin en bouteille, l'après-midi il livre les clients aux alentours. Il n'oublie pas de goûter et apparemment très souvent. Cela est mesurable par rapport à l'ambiance le soir ! Les disputes sont quotidiennes, les coups aussi.

Tous les prétextes sont bons. J'en ai bien largement ma part sans savoir pourquoi. Quand ma mère s'interpose, c'est elle qui prend. Moi, je finis en chialant dans un placard à charbon appelé le caboulot ou alors dans la cave située sous le plancher de la cuisine. J'y passe de longs moments qui me semblent être des éternités.

C'est là que j'ai dû apprendre à ne pas avoir peur. Je me suis rendu compte que lorsqu'on est dans le noir, que l'on ne réfléchit pas ou que l'on pense à des choses plaisantes et bien la peur disparaît. Au fil de mes séjours je maîtrisais ma technique.

Je devenais le souffre-douleur. Mon père ne m'appelait jamais par mon prénom. Toute une panoplie de noms suivait selon l'humeur du jour. Cela allait de bon à rien, à paresseux, feignant, gonze, bâtard... Ma mémoire restant sélective, je me limiterai à ceux-là.

En grandissant, je me suis rendu compte que mon père me faisait payer la pression que ma mère avait faite pour se faire épouser, bien souvent elle me disait en douce qu'elle voulait partir, mais avec trois gosses c'était difficile !

Enfin bref, la vie continue. J'ai retrouvé une nouvelle école, avec

un nouveau maître, très sévère. Je suis le plus jeune de ma classe, il a fallu passer par quelques coups de poing à la récré pour y trouver ma place. Si par malheur je me plaignais en rentrant à la maison, j'avais droit à la double peine de la part de mon père.

J'ai réussi malgré tout, à avoir une bande de copains avec lesquels nous nous amusons bien et j'ai fini par bien m'intégrer. Quand ils déménagent, les parents ne pensent pas aux difficultés rencontrées aux changements d'école.

Si vous avez le courage d'aller jusqu'au bout de mon œuvre, vous verrez que nous avons été servis de ce côté-là.

Cette année 1956, mon père est reparti faire la guerre, au canal de Suez. Quelques jours avant, nous sommes allés à la foire Comtoise à Besançon, c'est l'événement de l'année, les paysans y vont concourir avec leurs plus beaux bestiaux. Nous partons toute la famille avec l'autorail de six heures, qu'on appelle la micheline. La foire nous paraît immense, il y a plein de choses à voir. Les parents en profitent pour acheter une chambre à coucher et une salle de séjour. Le midi, nous avons mangé sur la place du marché, au restaurant, tenu par un copain de mon père qui était en Indochine avec lui. Nous sommes rentrés par la micheline du soir, content mais bien fatigués.

Puis, nous nous sommes à nouveau retrouvés tous les quatre.

C'était un peu de relâchement. J'ai sept ans, j'apprends que j'ai l'âge de raison. Cela veut dire qu'on a plus le droit de faire des bêtises et que l'on doit encore plus obéir qu'avant. Eh bien, ça ne va pas être gai !

La corvée pour moi cette année-là, ça va être de faire ma confirmation. Je dois suivre de manière assidue les cours de catéchisme, apprendre tout un tas de prières et croire à tout un tas de mensonges.

Ma mère étant très croyante, je ne peux échapper à tout cela. L'épisode de la confirmation va faire l'objet d'une grande déception pour ma mère.

Le dimanche venu, nous sommes arrivés à cause d'une panne de réveil avec une demi-heure de retard à l'église. À notre arrivée l'office s'est interrompu et le curé a jeté ma mère comme un sac de linge sale devant tout le village et nous a renvoyés. Cela s'appelle la charité chrétienne. Couverte de honte, ma mère a parcouru le kilomètre à pied qui nous séparait de la maison en pleurant à chaudes larmes. Sa peine a duré plusieurs jours.

Finalement, une de ses amies qui connaissait bien le curé d'un village voisin a réussi à me faire intégrer la cérémonie du dimanche suivant. J'étais sauvé de l'enfer.

Dans ces petits villages le pouvoir appartient à la Sainte Trinité : le maire, l'instituteur et le curé.

Ensuite, ce fut la période des maladies infantiles. L'avantage quand on est trois gosses à la maison, c'est que lorsqu'il y en a un qui chope une cochonnerie, les autres en profitent. C'est la varicelle qui nous a le plus marqué, au sens propre comme au sens figuré. Pour éviter de se gratter ma mère nous mettait des moufles. On l'a eu les trois en même temps. Le soir, une bonne sœur venait nous faire la piquêre.

Elle arrivait tel un épouvantail avec ses spartiates et son long chapelet autour de la taille. Elle déballait ses boîtes métalliques de seringues et d'aiguilles, choisissait avec délectation ses outils de torture. Elle les faisait bouillir dans une casserole d'eau. Puis, comme en prenant son temps avec beaucoup de plaisir, elle les remplissait du liquide qui allait nous brûler les fesses pendant plusieurs heures. On sentait bien qu'elle voulait que le liquide rentre bien dans la fesse, elle devait enfoncer l'aiguille jusqu'à la garde.

Mes sœurs pleuraient, moi, je n'avais pas le droit, j'avais l'âge de raison.

J'ai souvent eu à faire à la bonne sœur, quelque part quelqu'un a dû me faire payer ma mécréance. J'ai eu une otite et on a dû me percer les tympans à vif (un cauchemar), puis les oreillons. À l'époque, on soignait tout avec des piqûres. L'avantage dans tous ces malheurs, c'est qu'on ne va pas à l'école. Mais le maître ne nous oublie pas et nous fait parvenir tous les soirs les leçons, les devoirs à faire, ça me va quand même bien.

Le médecin passe nous voir tous les jours, son cabinet se trouve dans un village à plus de dix kilomètres. Il visite, été comme hiver, tous ses patients tous les jours. Les temps ont bien changé. Il faut dire, qu'il y a peu de voiture dans le village, j'ai le souvenir d'une traction, d'une 203, d'une aronde, d'une juva et d'un bus faisant les messageries passant le matin et revenant le soir.

Parfois, le jeudi, ma mère se rend à Besançon. Nous prenons le bus des Monts-Jura, traversons Le Valdahon, où l'on y croise des tanks, des jeeps, des soldats. C'est principalement un camp militaire. Ensuite, nous passons par Etalan puis, Mamiroles, pays du fromage mais aussi réputé pour son asile de fous, avant de plonger sur Besançon.

Sur place, nous faisons toujours le même circuit, dentiste, sécurité sociale, à midi restaurant « Chez Achille », le copain de mon père. L'après-midi les magasins, puis promenade au parc agrémentée d'un cornet de glace et retour à la maison par le bus. Ces moments privilégiés attisaient la jalousie de mes sœurs.

En dehors de l'école, tout un rituel en fonction des jours et des saisons était respecté.

Le soir, après la traite des vaches, on se retrouve au chalet pour y

acheter le lait frais, la bonne crème fraîche, bien épaisse qu'on mange avec les doigts, et le comté. Le fromager n'oublie jamais de nous gratifier des bonnes rognures qu'il a prélevées sur les meules de comté fraîches. On les ramène comme un trésor («nos madeleines de Proust » à nous, ce sont les rognures du fromager).

Au mois de mai, après l'école, on cueille dans les champs, des fleurs pour en faire des couronnes que l'on dispose ensuite sur des assiettes avec un peu d'eau : des pâquerettes, des coquelicots, des boutons d'or, des bleuets etc. Les plus fayots de la classe n'hésitent pas à en offrir au maître.

Pour la St Jean tout le village se retrouve autour d'un grand feu de joie. Les garçons et les filles (les grands) en profitent pour s'éclipser dans les meules de foin des champs avoisinants. On se demande bien ce qu'ils peuvent y faire.

Pour le 14 juillet, les enfants des écoles participent à la retraite aux flambeaux. Ils chantent la Marseillaise et le chant des partisans au monument aux morts. Tout le monde se connaît dans le village. Parfois, on retrouve les plus grands, ceux du certificat d'étude. Derrière l'église, ils fument des cigarettes et ils nous en font profiter, ça nous fait tousser. Avec les copains de la classe, parfois on cueille des bouts de lianes qu'on appelle pipettes et qu'on fume, ça arrache la gorge et fait tousser.

Pendant les grandes vacances, on participe aux foins. À la campagne, tout le monde s'entraide, tout le monde participe, d'un paysan à l'autre.

Pour nous les gosses, c'est l'occasion de nous rouler dans les meules de foin ou de jouer dans les granges. On profite des copieux casse-croûtes offerts aux participants : saucisse de Morteau, lard, comté, cancoillotte, gâteaux de ménage.